

QUELQUES HUMAINS
QUELQUES HUMAINES

porteurs de coquilles

Réjean Bonenfant

& Jim
JOEY/CORNU
É D I T E U R

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bonenfant, Réjean, 1945-

Quelques humains; Quelques humaines

Titre de la p. de t. addit., tête-bêche: Quelques humaines.

ISBN 978-2-922976-28-1

I. Titre. II. Titre: Quelques humaines.

PS8553.O544Q44 2011 C843'.54 C2011-941799-5

PS9553.O544Q44 2011

Direction de l'édition: Claudie Bugnon

Design de couverture et de mise en pages: Studio Gougeon

Illustrations de couverture

et intercalaires: Martin Gagnon-Blanchette

Correction d'épreuves: Isabelle Harrison et Antidote

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boul. Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél.: 450 621-2265 • Téléc.: 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2011, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN: 978-2-922976-28-1

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2011:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

À mes petits-enfants

Victor, Pénélope et

Du même auteur :

Aux Éditions d'art Le Sabord

Terminer son baptême (2007)

La chute des limbes (2006)

Mamerlor, Chroniques autour d'un Q-tip (2005)

Aux Éditions Cobalt

Cochonner sa vie (2001)

Aux Éditions des Glanures

Les vendredis amoureux (2000)

À VLB Éditeur

La part d'abîme (1987)

Aux Éditions de l'Hexagone

Les trains d'exils (en collaboration
avec Louis Jacob) (1987)

Aux Éditions La Presse

Un amour de papier (1983; 1990 à l'Hexagone)


L'écriveule (1979)

QUELOUES HUMAINS

porteurs de coquilles

Table

Au lavoir Duluth	9
La ceinture London Boy	21
La reine des queens	35
«Adam, y'en avait-tu un modèle, lui?»	51
Requiem pour un gisant	61
Bruno en chair et en rêve	73
Portrait du monsieur	87
Face à face	101



Pendant que les heureux
les riches et les grands
reposent dans la soie
ou dans les fines toiles
nous autres les parias
nous autres les errants
nous écoutons chanter
la berceuse aux étoiles

Extrait de *Berceuse aux étoiles* (chanson trad.),
Darsay, Disle, Vercolier.



AU LAVOIR DULUTH

Il est un peu gourde dans l'air frais du matin. La moiteur de l'herbe mouillée du carré Saint-Louis, sur laquelle il a roupillé sans rêver durant quelques heures, colle à ses vêtements. De plus, il a pissé dans son jean en dormant. Comme d'habitude, il va se mettre en route pour une destination qu'il ne connaît pas. L'odeur de ses vêtements le dérange. Il aimerait calculer le nombre de kilomètres qu'il a parcourus depuis qu'il a lavé ses vêtements. Ou combien ça fait de jours. De toute façon, se dit-il, ça fait plus de jours que de nuits parce qu'il m'est arrivé de passer une dizaine de jours sans dormir.

Il compte les sous qu'il a en poche. Ça fait en tout un dollar trente-sept. Avec une somme semblable, il aurait pu se faire attaquer cette nuit quand il dormait sous un banc près d'un buisson.

Il se met en route, gagne la rue Saint-Denis et descend la Côte-à-Baron. Il est guéri maintenant. Il n'entend plus de rivière qui coule sous l'asphalte depuis la rue Sherbrooke jusqu'à la rue Ontario. Il est content d'être guéri. Ce n'est pas drôle une rivière qui vous coule dans la tête. Il n'est pas fou, il l'est moins que l'hurluberlu qu'il contemple un instant près du

Café Gitana qui s’amuse sérieusement à introduire sa casquette entre chacun des barreaux de fer d’une rampe d’escalier, à la ressortir et à l’entrer de nouveau au barreau suivant jusqu’au sommet de l’escalier. Puis, il fait le chemin inverse en redescendant. La casquette semble tresser un fil invisible. Non, mieux vaut ne pas être fou.

Son projet est encore vague. Il va arpenter la Saint-Denis, aller-retour, puis revenir vers la rue Duluth où il y a un lavoir public. Il n’est plus sûr s’il y en a encore un, mais il est certain qu’il y en a déjà eu un. En un geste machinal, il tend la main sans dire un mot. Il a tôt fait de doubler son avoir. Ce matin, il veut se donner une petite marge de manœuvre. Il tend la main de nouveau, sollicite encore quelques sous. Il ne sait pas combien coûtent un lavage et un séchage. Et c’est sans compter le savon. S’il n’a pas assez de sous pour tout faire, il laissera sécher ses vêtements sur lui-même. Je n’ai jamais été une sécheuse encore, se dit-il. J’ai été beaucoup de choses, mais pas une sécheuse.

Il est presque six heures et la ville s’éveille lentement. Ou s’endort, si l’on en croit la clientèle habituelle du Presse-Café où se rencontrent, aux grandes heures de la nuit et aux petites heures du matin, ceux-là et celles-là qui n’ont pas encore terminé leur journée d’hier et ces autres qui ont déjà entamé leur aujourd’hui.

Maintenant il est prêt. Il va remonter jusqu’à

Duluth en lisant et en répétant dans sa tête les numéros d'adresses civiques qui vont en grossissant. Il pense un instant que, s'il pouvait atteindre un jour le numéro civique de un million, il serait heureux ce jour-là. Sa mère pourrait même se balader avec lui. Peut-être.

Depuis toujours, il est fasciné par les chiffres. Quand il était entré à l'école, à six ans, il avait été émerveillé d'apprendre à écrire des lettres qui, liées à d'autres lettres, pouvaient former un mot. Il avait l'impression de faire de la magie. Il se souvient qu'un jour, toujours à l'école, en réponse à la maîtresse qui lui demandait ce qu'il ferait quand il serait grand, il avait simplement répondu qu'il inventerait les chiffres attachés. Il n'a pas encore réussi à le faire, mais il ne désespère pas.

La serveuse du Presse-Café, toujours la même, est sortie pour lui tendre un café. Ce geste a le pouvoir de le réconcilier avec le monde. Et de lui réchauffer les mains. Comme tous les matins. En route, il récupère son sac qu'il avait camouflé sous un banc du Carré. Le verre lui réchauffe la main gauche. À tous les trente pas bien comptés, le verre change de main.

Parvenu au lavoir Duluth, il est heureux. C'est ouvert. De plus, c'est le matin idéal, il n'y a personne. Il va ainsi se permettre de laver tout le contenu du sac ainsi que les vêtements qu'il porte. Son choix se porte sur une laveuse un peu en retrait, et il y vide le contenu du sac. Il regarde autour de lui. Il semble

chercher. Sur l'étagère au fond du commerce, sur la tablette du haut, il y a une pile de rideaux pliés. Quatre rideaux, pour être plus exact. Il se déshabille entièrement, se drape dans l'un des rideaux et ajoute au contenu de la laveuse les vêtements qu'il portait. Au moment d'y déposer son tee-shirt, son plus vieux vêtement qu'il conserve depuis vingt ans et qui lui sert de talisman, de porte-bonheur, son regard est attiré par l'étiquette cousue à la main sur laquelle sa mère, en des temps très anciens, a brodé son prénom. Viateur. Il porte l'étiquette à ses lèvres et baise avec tendresse les fils entrelacés par sa mère.

Son tee-shirt n'est pas à l'épreuve de tout. Ce n'est tout de même pas une veste pare-balles. En témoigne encore cet accroc fait par la lame de couteau qui lui a perforé un poumon l'an passé. La nuit où on lui a volé ses bottes à seize œillets.

Le lavage est en marche. Il n'a pas ajouté de savon pour être certain d'avoir assez de sous pour le séchage. Les journées d'octobre commencent à être aussi fraîches que les nuits du même nom.

Pendant qu'il est seul, il en profite pour se laver à la cuve de trempage. Il fait couler de l'eau tiède et, après avoir fait écran avec son rideau, il grimpe pour s'asseoir sur le rebord et se faire tremper les pieds. Il succombe alors à un bonheur indicible. Ces pieds-là n'ont pas vu d'eau depuis longtemps. À ce moment, il se dit qu'il pourrait n'avoir que dix ans. Ou avoir six ans.

Instantanément, il a six ans. Il se recroqueville et se laisse glisser dans l'évier. Il se sent renaître. Il est au bord de la mer. Cette eau lustrale le lave de bien des avanies. Il pense une autre fois à sa mère. Une voix le fait sursauter. Il croit un moment que c'est sa mère qui lui parle.

— Il y a quelqu'un ici?

Viateur n'ose répondre. Il a plutôt le réflexe de s'emparer du rideau pour cacher sa nudité. Seule sa tête émerge de l'amoncellement du tissu fleuri dont le rideau est fait.

C'est la propriétaire des lieux. Elle n'a pas l'air surpris; elle en a vu d'autres. Elle lui dit cependant de se hâter avant que d'autres clients n'arrivent. Magnanime, elle lui tend un peignoir qu'elle vient de retirer d'une armoire et elle remonte à son appartement.

Viateur est rassuré. Elle n'appellera pas la police. Après s'être asséché avec le rideau, il revêt le peignoir. C'est la première fois de sa vie qu'il endosse un tel vêtement. Avec ses doigts écartés, il se peigne du mieux qu'il peut devant le miroir suspendu près de l'évier. Il aimerait se raser, mais il ne le peut pas. Il tente de compter les longs poils blancs qui parsèment sa barbe. C'est la première fois qu'il les voit, ceux-là. Il déplore un instant la piètre qualité des vitrines qui lui renvoient toujours une image floue. Il compte les poils blancs. Parvenu à quatre-vingt-deux, il s'arrête. Il ne veut pas outrepasser ce chiffre. Il aimerait

mourir à cet âge. Comme sa mère.

Maintenant, il se promène dans le lavoir. Son regard est attiré par les deux vitrines à la propreté douteuse où il n'y a pas de rideaux. En leurs lieux et places, il y a deux cordes à linge auxquelles on a suspendu des chaussettes orphelines. Il est émerveillé de ce spectacle. Comment se fait-il qu'il ne les a jamais vues de l'extérieur?

Il y a là des chaussettes de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs. Les chaussettes d'enfant alternent avec celles des adultes, des chaussettes d'homme à la couleur unie, mais les plus belles ce sont les fleuries, les bariolées, les fléchées, les brodées parfois. Il recule de quelques pas pour avoir une vue d'ensemble des deux vitrines, de ces deux immenses tableaux séparés par la porte d'entrée qui est aussi, se dit-il, une porte de sortie.

Il s'émerveille de l'installation. Toutes les chaussettes de la vitrine de gauche sont dirigées dans le même sens, les orteils pointant vers la porte. De l'autre côté, c'est l'inverse. Mais il y a quelque chose qui cloche. Il lui prend alors l'envie de les compter, mais il résiste. Les chiffres peuvent l'attendre un peu. Ils seront toujours là, amis fidèles, rassurants.

Il retarde son plaisir, le temps de mettre ses vêtements à sécher. Enfin, il se décide. Il compte. Il avait raison, ce n'est pas de la vraie symétrie, il y a une chaussette de plus dans la vitrine de droite. Ce sacrilège l'irrite au plus haut point. Il compte de

nouveau les chaussettes, quinze à gauche, seize à droite. En tout, trente et une. Ce n'est pas possible, il lui faut corriger cette erreur. Trente et une, c'est un chiffre qui n'existe même pas! Trente et un oui, ça existe, mais pas trente et une. Ce chiffre-là, c'est dans un autre monde, c'est de l'autre côté de la mort. Il peut bien y avoir des guerres, se dit-il.

Viateur a un sursaut de lucidité. Il se prépare à réparer une erreur, à corriger une injustice comme celles qu'il a endurées toute sa vie. Son esprit est clair plus que jamais. Il entrebâille la porte, y glisse une tête timide et frisée. Personne à gauche, un badaud lointain à droite. Il entre précipitamment, referme la porte derrière lui et se rend à la vitrine fautive. Il décroche alors la plus belle chaussette du monde, le genre de chaussette qui ne détonnerait pas dans un soulier de vair. Elle est d'un beau rose foncé et porte en couronne une guirlande de fleurs brodées. C'est la première fois qu'il voit des fleurs bleues.

Pendant un instant, il hésite à l'enfourer dans son sac. Il porte la chaussette à son visage et tente d'en humer l'essence. Y a-t-il encore une odeur de femme, un parfum subtil qui pourrait s'en dégager? Il la confond peut-être avec l'odeur du savon dont on s'est servi pour laver cette chaussette, mais il croit identifier une odeur de lavande, cette même lavande que sa mère disposait, ensachée, dans ses tiroirs de commode, dans la commode où elle remisait ses tee-shirts à lui.

Viateur succombe à l'ivresse de ses neurones qui viennent d'inventer une femme dans sa tête, à qui il enfle un chausson qui a toutes les douceurs du ciel. Comme cette jambe est soyeuse! et ce mollet ferme! et surtout ce genou qu'il caresse langoureusement avant que ses mains ne s'aventurent plus avant sur cette chair vivante et chaude. Il ne s'est pas rendu compte de la totale érection qui pointe hors du peignoir. Au moment où s'enclenche la sonnerie d'arrêt de la sècheuse, il voit avec stupeur son sexe dressé et, pris de panique, il insère en vitesse son sexe dans la chaussette accueillante. Aussitôt, il se sent en sécurité. Il n'est plus nu. La ville entière pourrait envahir le lavoir, il serait capable de l'affronter. C'est un sentiment nouveau pour Viateur. Il n'a pas encore de mots pour le dire, mais il se sent invincible quand il est bandé.

Ses vêtements sont maintenant secs. Il s'habille en vitesse. Au moment d'enfiler son slip, il conserve son service trois-pièces-deux-utilités, qui s'est tranquilisé, enfoui dans la chaussette rose foncé qu'il assujettit au fond du slip. Il termine de s'habiller et fourre pêle-mêle les autres vêtements dans son sac. Il se regarde une autre fois dans le petit miroir et s'étonne du sourire qui lui apparaît, de ces yeux bridés au fond desquels une petite flamme s'est allumée.

Le soleil est encore caché par les nuages, mais l'air du matin est frais et bon. Une curieuse alchimie vient

de se produire. Avant de se rendre au lavoir, une âme et un cœur bien secs se promenaient dans des vêtements humides. Maintenant que ses fringues sont bien sèches, il sent que c'est tout son intérieur qui est liquide, tout chaud. C'est comme s'il avait avalé la rivière qui coulait autrefois sous l'asphalte de la Côte-à-Baron. Une rivière d'été.

Viateur a désormais un projet précis. Il va se mettre à la recherche de la chaussette jumelle et, c'est forcé d'arriver, de sa propriétaire. Ça ne sera pas difficile, se dit-il, c'est très voyant une fille qui se promène avec une seule chaussette. Surtout une chaussette rose foncé avec une guirlande de fleurs brodées en bleu.

Le plan de sa journée est déjà tracé. Le plan de sa semaine. Peut-être celui de sa vie. Il va commencer par la serveuse du Presse-Café. Il se pourrait que ce soit elle. Pourquoi pas ? Il se rend compte qu'il ne lui a jamais regardé les pieds.

Il marche allègrement dans le matin d'octobre. Il oublie de compter ses pas comme il fait habituellement. Il reconnaît que le monde est beau. Il sourit, au coin des rues Saint-Denis et Ontario en regardant vers le ciel. Il vient de reconnaître une nouvelle signature du graffiteur Mock, inscrite en vert foncé en haut d'un édifice. Viateur se dit que si Mock continue son œuvre, lui aussi peut le faire. Il a désormais un projet. La nuit prochaine, il va aller inscrire le chiffre de un million à côté de la signature


de Mock. C'est génial, pense-t-il, je vais être le premier à faire des graffitis de chiffres. Si je suis capable de les attacher, c'est évident, c'est sûr que je vais retrouver cette fille.

QUELQUES HUMAINES

démaquillées

Table

Lizy en sari	9
Un navire déserté	21
Ma première mère	33
La grande sœur qui rétrécissait	49
Sa grande première	59
La tombée du rideau	69
Portrait de la madame	83
Face à face	101



Pendant que les heureux
les riches et les grands
reposent dans la soie
ou dans les fines toiles
nous autres les parias
nous autres les errants
nous écoutons chanter
la berceuse aux étoiles

Extrait de *Berceuse aux étoiles* (chanson trad.),
Darsay, Disle et Vercolier.



LIZY
EN SARI

C'était une nuit de juillet. Ou un jeudi. Le temps était doux et les pommiers en fleurs. Peut-être avais-je un peu trop caressé l'aventure pour être encore lucide. Je ne sais plus. J'avais quitté le Camouflage sans fermer la parenthèse, encore ouvert, pas du tout empressé de réintégrer mon petit coma personnel. Armé de ma défroque de victime potentielle que je traîne toujours avec moi lorsque je me promène la nuit, j'avais longé la rue Prince-Arthur jusqu'au carré Saint-Louis et, contrairement à toutes les fois où j'avais arpenté cette rue, il ne pleuvait pas. Les yeux des buildings n'étaient pas tous fermés. Peut-être quelqu'un me regardait-il.

La pleine lune était suspendue au-dessus des vespasiennes abandonnées du Carré. Je contournai le petit édifice coiffé d'une rotonde et, comme toujours, j'entendis le bruit des chasses d'eau. Des robinets. Même si je savais le lieu désaffecté depuis fort longtemps, je ne m'étonnai pas. Cette rumeur m'était coutumière. Comme des bruits de sanglots. Depuis vingt ans, chaque fois que je frôlais le mur de pierre de l'édicule, j'entendais ce remous, ce gargouillis d'âme que mes fantômes hantaient. Cette fois-là,

je me souviens de m'être demandé si c'était vrai ce que l'on racontait à propos des chasses d'eau de l'hémisphère sud qui, au moment de s'étourdir dans la cuvette, tournoyaient en sens inverse de la convection, qui est naturellement occidentale.

Je continuai de marcher, piétinant l'ombre longiligne, la mienne, que la lune jetait à mes pieds. Une grande fatigue m'engourdissait. Je m'assis donc quelques instants sur le banc des Rencontres. Il y avait là trop de graffitis, en plusieurs langues, quasiment illisibles. Je me levai et me rendis au banc des Solitudes, juste en face, copieusement éclairé par un lampadaire dans l'abat-jour duquel luttaient, pour une survie tout à fait hypothétique et éphémère, des dizaines de petits papillons.

Je ne voulais penser à rien, laisser mon esprit imbibé d'alcool à l'écart du film du passé, l'obliger seulement à folâtrer sur le visible des choses. D'abord, les bestioles dans la prison vitrée du lampadaire. Elles s'amusaient à succomber à l'appel du feu, à lutter, aimantées par la recherche du centre, désirantes, tournant autour de l'ampoule, puis se retirant épuisées et se heurtant aux parois de leur geôle. De vrais êtres humains. Comme il peut arriver qu'on le fasse avec l'amour, tour à tour succombant au désir ou s'immolant sur l'autel de la passion. Comme on joue parfois avec la mort, la mort de son innocence. Ces papillons-là me ressemblaient trop. Je regardai ailleurs.

Un quidam – ou peut-être était-ce une quimadame – était allongé sous un banc près des genévriers qui bordaient le trottoir. Les rares passants ne semblaient pas voir cet être humain endormi sur le sol. Étais-je le seul à en faire cas? Un sac de papier brun, duquel émergeait le brun goulot d'une bouteille, reposait près de lui. Ou d'elle. Je me penchai pour vérifier si quelqu'un sommeillait sous mon banc à moi. Non, j'étais tout à fait seul.

Étendu sur mon banc, je regardai alors, machinalement, exactement là où je ne voulais pas regarder : il y avait de la lumière à la chambre du troisième sur l'avenue Laval, cette chambre de mes vingt ans, ce refuge où m'avait conduit Lizy, grande collectionneuse de chiffres et de rêves.

C'est tout juste là qu'elle était, assise sur le banc que j'appellerai par la suite celui des Rencontres, que je l'ai connue. Moi, sur le banc d'en face, émergeant à peine d'un deuil térébrant, je faisais semblant de lire le journal du matin. J'étais peu absorbé par ma lecture. Levant parfois les yeux, j'ai croisé son regard un bref instant. Je me souviens avoir décidé de ne plus la regarder et de remplir les cases des mots croisés du journal. Une fois les mots croisés terminés, si elle était toujours là, alors j'irais peut-être lui parler. Au moins je la regarderais. C'est au moment où je peinais sur une définition saugrenue – pièce de remplacement, pour désigner un beau-père –, qu'une ombre apparut sur la feuille de papier journal.

C'était elle. Lizy. En sari brodé dès l'aube. Elle avait des yeux magnifiques, d'un noir profond. Et un point rouge au milieu du front. Je ne comprenais pas les mots que sa bouche articulait. Elle parlait cependant un excellent français. Je réussis alors à sortir de ma torpeur.

— Est-ce que vous auriez quelques minutes à me consacrer?

— Vous n'êtes pas très exigeante, lui répondis-je. Je serais bien prêt à vous accorder quelques heures, ajoutai-je.

Un rire cristallin emplit alors l'air du matin.

— Alors, vous, vous êtes un rigolo, ajouta-t-elle alors que je lui faisais signe de s'asseoir.

Nous nous étions aussitôt mis à parler, de tout, de rien, de rien du tout et du tout, parfois, qui se cache dans les petits riens. J'appris dès ce jour-là qu'elle avait quitté son pays natal, l'Inde, deux ans plus tôt, pour venir visiter les Floralties internationales de Montréal. Elle avait depuis toujours rêvé de Montréal, depuis que sa sœur aînée était venue y travailler lors de l'Exposition universelle, en 1967, comme hôtesse au pavillon de son pays. Cela avait été pour elle un grand choc. Sa sœur était retournée dans son pays, mais pas une journée ne passait sans qu'elle regrette son retour au pays natal. Elle, Lizy, elle irait au bout de son rêve.

Elle me racontait à quel point elle croyait maintenant être née à Montréal. Vraiment née. Elle

avait senti qu'ici, elle pourrait réaliser ses plus grands rêves, jouir d'une liberté qui lui était inconnue là-bas, au sein d'une famille traditionnelle et quelque peu tyrannique. Ce continent était jeune, le pays était jeune, la ville était jeune. Elle s'y sentait à l'aise. Elle avait remis, dans le dernier tiroir de sa commode, le moulin à prières que son grand-père lui avait offert le jour de son départ. À Montréal, elle n'en aurait pas besoin. Venant d'une autre culture, elle voulait changer le monde, mais dans l'ombre d'un homme, celui qu'elle aimerait vraiment.

Elle avait réussi à se faire engager comme hôtesse, le temps des Floralties. Puis, elle avait décidé de demeurer ici et de retourner à l'université pour faire une maîtrise en anthropologie. Le domaine la passionnait. C'était dans le but de me faire remplir un questionnaire sur la tolérance qu'elle m'avait accosté. Dès les premiers jours de son retour aux études, elle avait déniché son directeur de thèse, un professeur qui avait dit une chose, une seule petite chose dans son premier cours et qui l'avait remuée. Commentant l'actualité qui annonçait qu'un éminent cardiologue montréalais s'en allait pratiquer sa profession aux États-Unis, un article titré *Exode des cerveaux*. Il avait ajouté une petite remarque qui l'avait convaincue qu'elle était au bon endroit, avec les bonnes personnes. Le professeur avait dit :

— Et nous, quand nous recevons des immigrants, est-ce que nous accueillons des cerveaux?

Dans le but évident de me laisser parler à mon tour, Lizy m'avait alors proposé que nous allions déjeuner ensemble au restaurant au coin de la rue Saint-Denis. Je lui avais alors parlé un peu de moi, de l'abandon récent de mes études, d'un vague trimestre sabbatique que je voulais m'offrir, de mon goût du dépaysement, d'un deuil récent dont j'avais de la difficulté à me remettre, enfin de mon désir de partir à la cueillette des fruits dans la vallée de l'Okanagan. Ce jour-là, Lizy me paraissait plus intéressante que moi avec mes petites histoires. Je fis habilement détourner la conversation et, voyant que je m'intéressais vivement au sujet de son mémoire de maîtrise, elle m'invita à prendre le café chez elle.

— C'est à deux pas, juste là, me dit-elle, en désignant une fenêtre de l'avenue Laval. Au troisième.

Et c'est là, assise à l'indienne sur sa moquette hindoue – ou bien était-elle assise à l'hindoue sur sa moquette indienne – qu'elle me parla de son projet de thèse. Ses yeux étaient de feu. Elle avait conçu l'idée d'un monde idéal, d'une ville idéale, d'une maison idéale. S'inspirant quelque peu de l'idée des phalanstères de Fourier qui consistait à former des cellules où un certain nombre de personnes réussiraient à combler tous leurs besoins, elle avait imaginé une façon de vivre la coexistence. Elle plaça devant moi un petit building miniature, dont il n'y avait que le squelette. Toutes les pièces des dix étages étaient à claire-voie. Il lui fallait désormais

loger cent personnes dans cette tour d'habitation. Un Noir pourrait-il habiter le même étage qu'un Blanc? Un Nord-Coréen pourrait-il être voisin d'un Sud-Coréen?

Grande consommatrice de statistiques de toutes sortes, elle avait compilé et analysé une foule d'informations. Elle savait que 21 % des êtres humains étaient américains, si l'on tenait compte des trois Amériques. Que 62 % de l'humanité étaient de race noire. Que 16 % étaient homosexuels. Que 20 % des personnes avaient plus de soixante-cinq ans. Que 1,2 % des femmes étaient enceintes. Que 22 % des enfants ne se rendaient pas à l'âge de 10 ans. Elle connaissait le nombre d'analphabètes, les statistiques sur la pauvreté et la faim dans le monde. J'étais subjugué de tant de connaissances.

Sa première tâche avait été de réaliser cent figurines représentant toutes les tendances. Il fallait tout d'abord investir toutes les pièces et distribuer ses locataires, mais selon le schéma du monde à ce moment-là. Puis, alors, le grand rêve débiterait. Qui, désormais, aurait la belle vue qu'offrait le dixième étage? Qui habiterait le devant de la maison? Où les enfants joueraient-ils?

L'après-midi s'était vite écoulé. Nous avions beaucoup ri quand je lui avais dit que ses statistiques étaient incomplètes et que son projet risquait d'être compromis, puisqu'elle n'avait pas tenu compte de ceux-là qui portent des verres correcteurs. Ou encore

des prothèses dentaires. Elle ignorait combien ils étaient. J'étais vraiment impressionné et je le lui dis. Au moment de la quitter, je l'avais embrassée trois fois sur les joues et nous nous étions donné rendez-vous pour le lendemain. Sur le banc des Rencontres. Allais-je redevenir amoureux? Retournant à ma petite pension de la rue Ontario, je chantonnais. J'ai même donné des sous à quelques mendiants. J'étais quasiment heureux.

C'est ainsi que nous nous sommes revus tous les jours durant une semaine. La dernière fois que je l'ai vue, c'était le vendredi soir. Je devais retourner chez mes parents, dans la campagne mauricienne, pour faire mon bagage, car je devais partir pour la vallée de l'Okanagan dès le lundi matin. Nous nous étions donné rendez-vous le dimanche soir. Cette séparation de deux jours m'avait fait revenir vers elle en réel amoureux. Oui, je lui dirais que je l'aimais. Qu'il y avait 18 % des femmes qui étaient plus âgées que leur amoureux et que cela était très bien ainsi.

Tout tremblant, j'ai sonné chez elle. Pas de réponse. Il y avait pourtant de la lumière à sa fenêtre. Peut-être allait-elle m'inviter, pour cette dernière nuit, à dormir chez elle. Je sonnai à nouveau. Rien. Je me rendis donc au banc des Rencontres. Je l'attendrais toute la nuit s'il le fallait. J'ai probablement sommeillé quelques instants. J'ai levé les yeux vers sa fenêtre. Il y avait encore de la lumière. J'ai alors décidé d'aller sonner à nouveau puis, je

me suis résolu à m'adresser à la concierge.

C'est à ce moment que j'ai appris la triste réalité. L'innommable, l'impensable était survenu. Lizy avait été retrouvée morte la veille, étranglée, dans un petit édifice coiffé d'une rotonde, les vespasiennes du carré Saint-Louis. La police n'avait aucune piste pour retracer le meurtrier. L'ayant fréquentée durant la dernière semaine, je fus naturellement interrogé au commissariat, puis relâché. Dès la semaine suivante, ayant différé sinon abandonné mon idée de me rendre cueillir des fruits, puisqu'elle n'avait pas de famille ici, je me suis installé dans sa chambre avec l'assentiment de sa logeuse qui ne savait pas du tout quoi faire des objets de Lizy. Je les ai conservés.

Depuis vingt ans, je tente en vain de réaliser le rêve de Lizy. Comment faire pour loger cent personnes de toutes les races et de toutes les religions, de toutes les langues et de toutes les grandeurs dans une tour d'habitation de dix étages? D'autant plus qu'il y a toujours plus de statistiques pour venir contrecarrer mon projet. Mes statistiques sur les violeurs, les abuseurs et les meurtriers me compliquent vraiment l'existence. Il n'y avait pas de prison dans le rêve de Lizy.

Le soleil se lève. Encore. Je regarde à droite, à gauche, et encore un peu en moi-même. Cela fait maintenant vingt ans que je viens boucler mes errances sur ce banc qui m'aide à vaincre la nuit et mes fantômes. Des flaques de lumière éclairent

deux écureuils qui essaient de dénouer les cordons endormis des chaussures du quidam recroquevillé sous son banc.

Je me lève et je me dirige vers la rue Laval. En longeant le mur de pierres des pissotières, c'est étrange, je n'entends plus de gargouillis ni de bruits liquides. J'entends plutôt une voix douce et cristalline, celle de Lizy, qui psalmodie des extraits de textes vraisemblablement sacrés, tirés probablement de la Bible, du Coran ou des Védas, des mots inconnus que j'entends pour la première fois de ma vie et qui me remettent au monde. C'est comme si Lizy avait réussi à inventer une langue universelle. C'est de l'harmonie pure. La lumière allumée depuis vingt ans dans une fenêtre du troisième s'éteindra bientôt.

Le rêve de Lizy repose au cimetière Côte-des-Neiges et il alimente à jamais le désir d'une saine humanité. Sans la violence.

La nuit prochaine, je dormirai une dernière fois dans son lit. Après-demain, je partirai, quasiment heureux, pour la saison de la cueillette des fruits dans la vallée de l'Okanagan. Je n'y suis encore jamais allé.